

MÉMORANDUM TREND 2003

En quelques pages, ce texte reprend les constats majeurs issus de l'exercice TREND 2003. Ce mémorandum ne doit pas se confondre pas avec un résumé du contenu du rapport ; il met en exergue des évolutions ou des phénomènes considérés comme marquants et susceptibles d'intéresser le décideur, le professionnel ou le citoyen : les caractéristiques des usagers les plus jeunes, le développement de la diffusion de la cocaïne, de l'ecstasy et des produits hallucinogènes naturels, la place de la buprénorphine haut dosage et le possible recul de l'usage d'héroïne. Les méthodes de recueil et d'analyse des données sont présentées ailleurs dans ce rapport. Il est essentiel de souligner que les observations et les recueils d'information sont réalisés auprès de populations de taille restreinte, beaucoup plus expérimentatrices et consommatrices de produits que la population générale d'âge équivalent. Il s'agit de personnes rencontrées soit dans « l'espace urbain » [usagers de produits rencontrés dans la rue ou dans des structures de première ligne (boutiques, programmes d'échange de seringues)], soit dans « l'espace festif » (lieux festifs de culture musicale techno).

DE NOUVELLES POPULATIONS DE JEUNES USAGERS

Une modification des caractéristiques des populations d'usagers rencontrés dans la rue ou à partir des structures de « première ligne » (« boutiques », programmes d'échange de seringues) est observée depuis deux ans. Il semblerait qu'un « rajeunissement » des populations soit en cours. Parmi ces jeunes usagers nouvellement observés, trois sous-groupes ont pu être identifiés :

- des personnes fortement marquées par la culture techno, revendiquant certaines formes de marginalité et en particulier le nomadisme « mythique » des travelers anglais (propagateurs de la culture techno en France) ;
- des personnes en rupture avec leur famille et n'ayant qu'une faible insertion sociale. La part de ce sous-groupe, observé depuis longtemps par les structures de première ligne collaboratrices de TREND serait en croissance ;
- enfin, des personnes récemment immigrées provenant notamment de l'est de l'Europe.

Les jeunes issus des deux premiers sous-groupes identifiés évoluent aux frontières de « l'espace urbain » et de « l'espace festif » favorisant ainsi un certain décloisonnement des pratiques et des consommations. Au sein de « l'espace urbain »,

ces groupes se rencontrent et peuvent « échanger » des modalités d'usage de produits. Les données issues de l'enquête « première ligne 2003 » permettent d'objectiver certaines des caractéristiques des personnes les plus jeunes (15-24 ans) fréquentant ces structures. Il s'agit d'individus vivant dans une situation de souffrance sociale encore plus importante que celle de leurs aînés. Plus de six sur dix déclarent vivre dans un logement précaire ou n'avoir aucun logement. Les 15-24 ans (26 % de la population étudiée) représentent près de la moitié (45 %) des personnes sans aucune couverture sociale. Alors que plus d'un tiers des 15-24 ans ne dispose d'aucune ressource, les 25 ans et plus, qui peuvent bénéficier du RMI, sont dans une situation plus favorable. Les produits consommés et les modalités de consommation sont en partie différents de ceux des plus âgés. La presque totalité a consommé du tabac (92 %), du cannabis (85 %) et de l'alcool (80 %) au cours du mois écoulé. C'est dans ce groupe que l'on trouve le taux le plus élevé de consommateurs quotidiens de cannabis (64 %) et le nombre moyen de joints consommés par jour le plus élevé (4,9). Au cours du mois écoulé, les 15-24 ans consomment plus de stimulants et d'hallucinogènes et moins d'opiacés que leurs aînés. Les stimulants les plus consommés sont l'ecstasy (59 % vs 23 % chez les 25 ans et plus) et le chlorhydrate de cocaïne (42 % vs 33 %). Pour les hallucinogènes, ce sont les champignons (30 % vs 9 %) et le LSD (23 % vs 7 %). Parmi les opiacés, le seul qui soit plus consommé chez les 15-24 ans est le rachacha (9 % vs 4 %). Toutefois, en fréquence d'utilisation, il vient loin derrière la BHD (33 %) et l'héroïne (24 %). Les modes d'administration pratiqués par les plus jeunes sont le sniff (57 % des 15-24 ans vs 28 % des 25 ans et plus) et moins fréquemment l'injection (28 % vs 40 %). Parmi les personnes connaissant leurs statuts sérologiques, les prévalences des infections virales sont relativement basses (VIH: 6 %, hépatite C: 17 %, hépatite B: 3 %). Toutefois, les taux de dépistage au cours de la vie sont faibles (VIH: 56 %, hépatite C: 53 %, hépatite B: 49 %). Cela entraîne un probable manque de connaissance concernant les situations de séropositivité chez les personnes non testées ou non récemment testées. Cette jeune génération d'usagers rencontrés par le biais des structures de première ligne se caractérise par une situation sociale souvent dégradée, des consommations nombreuses et différentes des générations précédentes et des modalités de consommation sensiblement différentes.

UNE DIMINUTION DES PRATIQUES D'INJECTION

Accompagnant ces modifications des caractéristiques des populations de l'espace urbain, plusieurs évolutions concernant les modes d'administration des produits parmi les usagers rencontrés dans la rue ou à partir des structures de « première ligne » ont été constatées. Depuis trois ans, un certain nombre d'informations issues du réseau des sites va dans le sens d'une diminution de la proportion de personnes pratiquant l'injection et d'un changement de comportement des usagers les plus récents. Depuis 2001, des sites rapportent des observations concordantes relatives

à une involution des pratiques d'injection. Globalement, au sein de l'ensemble des usagers, la proportion d'injecteurs au cours du mois écoulé décroît de 54 % en 2001 à 44 % en 2002 et 37 % en 2003. Parmi les usagers d'héroïne au cours du mois écoulé, la part des personnes ayant recours à l'injection est passée de 58 % en 2001, à 61 % en 2002 à 53 % en 2003. Il semble fortement probable qu'il existe un certain recul de la pratique de l'injection au cours des dernières années chez les usagers de produits. Toutefois, celui-ci va de pair avec la persistance d'un groupe important d'injecteurs et le constat d'une toujours possible reprise du développement de cette pratique. Ainsi, cette année, certains observateurs de l'espace urbain rapportent un certain regain d'intérêt pour ce mode d'administration chez des jeunes usagers. Concomitamment, l'ensemble des recueils de données vont dans le sens de l'importance du recours au sniff comme mode d'administration de nombreux produits. En effet, 84 % des usagers rencontrés dans la rue ou à partir des structures de « première ligne » ont eu recours au sniff dans leur vie, dont 38 % au cours du mois écoulé. Dans l'espace festif, le sniff est également un mode majeur d'administration de produit. Ces modifications des modes d'administration des produits doivent continuer d'être observées, ils peuvent entraîner des changements des fréquences des risques pris par les usagers et donc des manifestations morbides associées à l'usage de drogues.

UNE POURSUITE DE LA PROGRESSION DE L'USAGE DE COCAÏNE...

La cocaïne sous sa forme poudre (chlorhydrate de cocaïne) bénéficie d'une perception plutôt bonne et en amélioration au cours des dernières années, tant de la part des usagers rencontrés dans la rue ou à partir des structures de « première ligne » que de ceux de l'espace festif. Il s'agit d'un produit ayant été expérimenté par plus des deux tiers (70 %) des usagers de l'espace festif « musique électronique » des villes de Nice et de Toulouse. Son usage au cours du mois écoulé concerne 37 % de ces personnes et 35 % des usagers des structures de première ligne. Les profils sociaux des usagers de ce produit se diversifient ; pouvant aller de personnes très marginalisées à des personnes de l'espace festif à très hauts niveaux de revenus. Le sniff est le mode d'administration presque exclusif dans l'espace festif et, maintenant, dominant dans l'espace urbain (62 % des usagers récents). Toutefois, au cours du mois écoulé, l'injection de chlorhydrate de cocaïne concerne encore plus de quatre usagers de structures de première ligne sur dix (43 %). Dans les deux espaces, l'usage de cocaïne est essentiellement épisodique (quelques consommations dans le mois). La disponibilité de ce produit semble encore croître en 2003. Le prix médian du gramme semble stable en métropole où il se situe entre 60 et 75 €. La teneur des échantillons saisis et analysés par les forces de l'ordre semble augmenter : les trois quarts se situent entre 60 et 100 % de cocaïne. Le chlorhydrate de cocaïne est un produit dont l'usage se répand en France métropolitaine. Il conserve un réel potentiel de croissance du fait de la bonne image du pro-

duit, de sa disponibilité importante et de la diversité des profils sociaux des usagers d'une part et des faibles taux de consommation au cours de l'année parmi les jeunes adultes français par rapport à la plupart des autres pays européens (Espagne, Royaume-Uni...) d'autre part.

... ET DE L'ECSTASY

L'ecstasy est un produit dont la perception par les usagers et généralement bonne. Toutefois, il est perçu de manière différenciée selon sa forme (comprimé ou poudre) et selon l'expérience de l'utilisateur. Les consommateurs les plus expérimentés estiment que les comprimés d'ecstasy sont « banals » et se reportent sur la « MDMA en poudre » considérée comme de meilleure qualité. Les taux d'expérimentation et d'usage récent sont élevés tant dans l'espace festif techno que dans l'espace « urbain ». Ainsi, l'ecstasy est expérimenté par plus des trois quarts des usagers (76 %) de l'espace festif « musique électronique » des villes de Nice et de Toulouse et consommé au cours du mois écoulé par plus du tiers des personnes (35 %). Dans l'espace « urbain », la consommation 10 fois au cours de la vie concerne six usagers de première ligne sur dix (59 % *vs* 42 % en 2002) et la consommation récente près d'un tiers (32 % *vs* 25 % en 2002 et 24 % en 2001). De nombreux observateurs relevant de l'espace « urbain » rapportent une présence croissante de l'ecstasy dans cet espace et des usages pouvant se dérouler hors de tout contexte festif. Dans l'espace festif, les voies d'administration principales sont la voie orale puis le sniff, tandis que dans l'espace « urbain » ce sont la voie orale puis l'injection. L'ecstasy bénéficie d'une disponibilité et d'une accessibilité importantes. Si le prix moyen à l'unité est stable (un peu en dessous de 10 €), le développement des ventes par lots de quelques comprimés peut faire descendre les prix à 3 ou 4 € l'unité. Selon SINTES, la forme dominante reste le comprimé (90 %), suivie des gélules (5 %) et des poudres (4 %). Plus de neuf comprimés sur dix vendus comme « ecstasy » contiennent effectivement de la MDMA. Si la dose moyenne reste modérée (56 mg de MDMA), il persiste une grande variabilité des doses (de 1 à 157 mg). En 2003, l'ecstasy est un produit dont l'image est plutôt bonne auprès des usagers, dont l'usage s'étend dans les populations observées et dont la disponibilité et l'accessibilité sont élevées. Ces éléments laissent présager la poursuite du développement de son usage en France parmi les jeunes adultes.

LA PLACE PRÉPONDÉRANTE DE LA BUPRÉNORPHINE PARMIS LES OPIACÉS

La buprénorphine haut dosage (BHD, Subutex®) est le produit de substitution aux opiacés le plus prescrit en France. Le nombre d'utilisateurs est estimé entre 71 800 et 84 500 personnes en 2003. Parmi les usagers rencontrés dans la rue ou à

partir des structures de « première ligne », ce produit continue de souffrir d'une perception très dégradée du fait des fréquents mésusages et de la forte dépendance qu'il induit. Son usage au cours du mois écoulé est particulièrement fréquent puisqu'il concerne plus de quatre de ces personnes sur dix. Il s'agit de l'opiacé le plus consommé devant l'héroïne, son usage est fréquemment quotidien. Dans plus de la moitié des cas, l'usager déclare en prendre uniquement pour se soigner. En 2003, on identifie à nouveau l'existence sur de nombreux sites de primo-consommateurs (personnes pour lesquelles le premier opiacé consommé est la BHD) et de primo-dépendants (personnes pour lesquelles la BHD est le premier produit de dépendance). Si plus de 6 consommateurs de BHD sur 10 utilisent la voie orale, près de la moitié a recours à l'injection et un quart au sniff pour se l'administrer. Plus des deux tiers des personnes s'injectant de la BHD déclarent avoir des difficultés à s'injecter. L'injection de BHD est statistiquement associée à une survenue plus fréquente de certaines manifestations loco-régionales (gonflement des mains ou des avants-bras et abcès). Dans l'espace festif, la BHD reste un produit d'usage anecdotique. La quasi-totalité des sites rapportent une disponibilité élevée de la BHD sur le marché parallèle se traduisant par une baisse continue du prix du comprimé de 8 mg : depuis l'année 2000, celui-ci aurait été divisé par deux et sa médiane s'élève à 3 € en France métropolitaine en 2003.

DES ÉVOLUTIONS CONTRASTÉES POUR L'HÉROÏNE

L'héroïne continue de bénéficier d'une perception fréquemment positive de la part de ses usagers. Il s'agit d'un produit connu de la majorité : plus des deux tiers des usagers rencontrés dans la rue ou à partir des structures de « première ligne » (68 %) en ont consommé dix fois ou plus au cours de la vie. Pourtant son usage récent par les usagers de structures de première ligne semble régresser (25 % en 2003 vs 33 % en 2001) sans progresser significativement dans l'espace festif. La voie d'administration dominante varie selon les populations et les espaces : injection dans l'espace urbain et particulièrement chez les plus âgés, sniff dans l'espace festif et chez les plus jeunes. La disponibilité et l'accessibilité semblent se développer dans l'espace festif (soirées privées et free-parties) et être très hétérogène dans l'espace urbain selon les sites (« disparition » à Marseille et « augmentation » à Toulouse). Le prix médian du gramme d'héroïne brune semble diminuer depuis 2001 (45 € en 2003). À partir des saisies analysées par les laboratoires des forces de l'ordre, il est constaté une augmentation de la part des échantillons d'héroïne d'une teneur supérieure à 20 % (43 % en 2003 vs 27 % en 2001). Si l'héroïne semble garder une bonne image auprès de certains usagers, sa disponibilité semble fluctuante et son usage récent en diminution dans l'espace « urbain ».

UN CERTAIN ENGOUEMENT POUR LES HALLUCINOGENES NATURELS

L'usage de produits hallucinogènes est moins répandu que celui d'opiacés ou de stimulants dans les populations étudiées. Toutefois, plusieurs éléments montrent une croissance de l'expérimentation et de l'usage des produits hallucinogènes naturels. Ces produits bénéficient d'une image généralement bonne auprès des usagers, du fait de leur origine naturelle, qui les assimilent à des produits « bio ». Les champignons hallucinogènes sont le produit le plus diffusé. Ils sont expérimentés par plus de la moitié des usagers (58 %) de l'espace festif « musique électronique » des villes de Nice et de Toulouse et consommé au cours du mois écoulé par plus d'une personne sur sept (15 %). Dans l'espace « urbain », la consommation dix fois au cours de la vie concerne quatre usagers de première ligne sur dix (40 % vs 23 % en 2002) et la consommation au cours du mois écoulée 14 % (7 % en 2002). Ils sont consommés presque exclusivement par voie orale dans un cadre privé ou en lien avec un événement festif. L'accessibilité semble croissante en particulier par le biais d'achats via Internet ou dans certains pays proches et du développement de l'autoculture. *Datura stramonium* est une plante disposant de propriétés hallucinogènes et toxiques. Si son usage est beaucoup plus restreint que celui des champignons, il semble néanmoins se développer. Plusieurs accidents liés à sa consommation ont été rapportés. *Salvia divinorum* est une plante dont la consommation provoque des hallucinations intenses et brèves. Son usage, en particulier en marge de l'espace festif, semble croître mais ne concerne encore que des groupes restreints de personnes. La bonne image des produits hallucinogènes d'origine végétale ainsi que la probable croissance de leurs consommations par de jeunes usagers des espaces étudiés doivent inciter à poursuivre l'observation. Les champignons hallucinogènes réunissent plusieurs éléments compatibles avec la prévision d'une poursuite de leur diffusion dans des publics restreints. L'usage des produits hallucinogènes naturels sera exploré de manière plus approfondie en 2004.